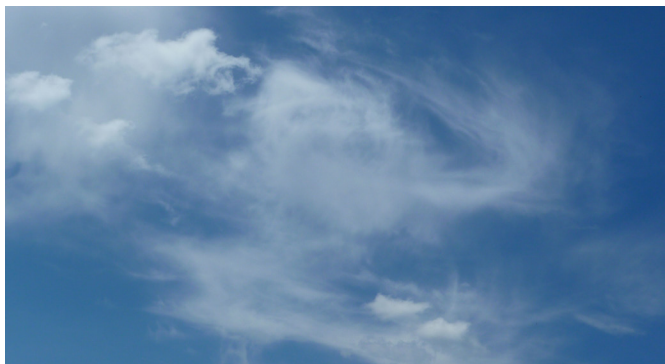


I^{re} restauration
lycée Jean-de-Prades

Un village utopique



Un village utopique

I^{re} restauration
lycée Jean-de-Prades

Un village utopique

Conception et réalisation de maquette :
Camille Saunier

Révision et relecture :
Hélène Duffau

Photographie de couverture :
Camille Saunier

© Graphites *Écrire l'Europe* 2013
Tous droits réservés

Graphites

Sommaire

Derrière la porte verte	9
L'effet domino	13
Fictions courtes.	51
L'Expérience X.	53
L'amour, toujours l'amour	59
La promesse	63

Derrière la porte verte

Ce titre fait référence au fameux film porno des frères Mitchell, sorti en 1972, avec en vedette Marilyn Chambers, vantée comme « impure à 99, 44 % », détournement du slogan publicitaire où l'actrice, « pure à 99, 44 % », posait sur l'étiquette des savons Ivory. À propos de ce film, le juge Owen Mc Givern, de New York, avait déclaré : « Les actes de perversion sexuelle multiples, variés et exagérés auraient été considérés comme obscènes même par les habitants dépravés de Sodome et Gomorrhe. »

La Porte verte, c'est aussi une chanson de Jim Lowe (1954), aux paroles mystérieuses : « Porte verte, quel secret caches-tu ? », sur un fond de piano *ragtime*, reprise plus tard par le plus outrageux des groupes de rock'n'roll, les Cramps.

Enfin, *La Porte* est un poème de Simone Weil, écrit en octobre 1941. Dans le dernier quatrain, après que la porte fut ouverte, on lit :

« Que ni les vergers ne sont parus ni nulle fleur ;

Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière

Fut soudain présent de part en part, combla le cœur ;

Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière. »

Ces portes très diverses, nous les avons poussées ensemble, les élèves de 1^{re} BP3R du lycée Jean-de-Prades et moi. Elles sont les métaphores de l'écriture, passeport pour un autre monde, celui de la forme aboutie du rêve, du rêve maîtrisé, revendiqué par Stevenson et Flaubert. Nous sommes allés le plus loin possible dans notre exploration du royaume des mots : « Frappez tambours, sonnez trompettes, patatras... l'estrade de l'orchestre s'est effondrée », et sommes revenus transformés comme les personnages de l'écrivain irlandais Flan O'Brien dans son extraordinaire roman *Swin-Two-Birds* : « Les gens qui passent la plupart de leur vie sur leur bicyclette échangent avec elle des atomes et voient leur personnalité confondue avec elle. Le facteur a peut-être un taux de 23 %.

– Il est 23 % bicyclette ?

– Oui. »

Dans notre expérience commune, à fréquenter de façon intense les mots, notre taux de lecteur et d'écrivain a augmenté, j'en suis persuadé. J'espère qu'il en sera de même pour celles et ceux qui s'aventureront dans les histoires qui suivent.

Merci de votre attention,

Jean Songe

L'effet domino

Hanna De Hadouk alluma sa treizième cigarette de la journée. Il faisait froid sous la pleine lune. Elle commençait à en avoir marre. Les préparatifs de Noël n'en finissaient pas. Elle n'avait pas la tête à faire la fête. Tout s'était passé si vite, trop vite. Hanna arrondit sa bouche en cul de poule et souffla un parfait rond de fumée dans la nuit. Elle le regarda s'élever dans l'air, se transformer en mince colonne grise, tourbillonner puis se fondre dans le ciel étoilé.

Elle eut un sourire et ferma les yeux. Dans son esprit se mirent à crépiter les flammes rouges et or des feux de camp. Elle voyait les roulottes bariolées, entendait le son des guitares et des violons, les vieilles femmes tapaient dans

leurs mains et chantaient des airs qui vous chaviraient le cœur tandis que les plus jeunes dansaient et que les enfants criaient et riaient en se pourchassant autour des feux. Ça sentait bon le porc et le poulet grillés. Des images, des sons et des odeurs qu'Hanna essayait d'oublier. Le passé était le passé.

Elle jeta sa cigarette, descendit les marches de la véranda et s'avança dans la pénombre. Dans le hameau, tout était paisible. Le puits l'attira. Les bas-reliefs taillés dans la pierre l'intriguaient. Ils n'avaient aucun sens pour elle, pas plus que pour les autres membres du groupe. Elle palpa les six silhouettes rugueuses. Elles semblaient se poursuivre, vouloir échapper à quelque chose. Trois hommes, trois femmes, comme la petite communauté qu'ils formaient. Était-ce un signe, une prémonition ? Difficile d'échapper aux superstitions quand toute sa vie on a baigné dedans. Elle se rappela le refrain d'une chanson tzigane de Serbie que son mari et son groupe avaient inscrite à leur répertoire : « Le destin va bientôt nous frapper, Qu'il vienne, Cela n'a pas d'importance. »

Hanna s'assit sur la margelle du puits. Elle leva les yeux vers le ciel et ses belles étoiles, étincelles venues de la nuit des temps. Elle fit un vœu et alluma une nouvelle cigarette. Un bruit derrière

elle la fit sursauter. Elle tourna la tête et vit Jack. Quand elle avait quitté la cuisine, l'Irlandais riait trop fort et s'enfilait verre sur verre. Hanna avait du mal à le supporter. Jack contourna le puits et s'approcha de la jeune femme.

Il avait toujours eu une attirance pour les femmes un peu fortes. Les rondeurs l'excitaient. L'esprit embrumé par l'alcool, il balbutia : « Vous me plaisez, j'aimerais vous embrasser. » Ses dents étaient jaunes, son haleine empestait le whisky. Hanna secoua la tête, elle n'avait pas compris un seul mot. Ce vieux type qui aurait pu être son père posa la main sur son bras. Elle fit un mouvement d'épaule et lui dit en rom de ne pas la toucher. Jack fit un sourire hideux. Hanna avait déjà vu cette sorte de regard chez d'autres hommes et elle ne l'aimait pas. Jack prit la cigarette et l'écrasa, puis il se pencha et tenta d'embrasser Hanna.

Elle le repoussa violemment et commença à l'insulter. Il lui plaqua la main sur la bouche. Les cris auraient pu alerter les occupants de la maison. Hanna mordit dans la chair, Jack retira sa main en grognant et la traita de salope. Il la fit basculer par terre et se laissa tomber sur elle. Elle le couvrit d'insultes, lui promettant d'aller pourrir en enfer. Elle lui martelait le torse et les côtes à coups de poing. Jack pesait de tout son poids sur son corps. Il haletait. Elle tenta

de lui griffer le visage et ses doigts accrochèrent le collier de capsules de bière que Jack portait comme un talisman autour du cou. La chaîne se cassa, les capsules s'éparpillèrent et la dernière tomba directement dans la gorge de la jeune femme. Hanna toussa brutalement. Elle suffoquait. Ses mains se portèrent à son cou. La capsule était coincée dans le larynx. Impossible de parler. La terreur déforma le visage d'Hanna. Elle ne pouvait plus respirer. Jack la regardait, ne sachant quoi faire, et il lui sembla qu'elle bleussait. En un peu moins de quatre minutes interminables, Hanna mourut par asphyxie.

Jack se releva. Il chancelait. Il se passa la main sur ses lèvres. Qu'est-ce que j'ai fait ? murmura-t-il. Sans réfléchir, il prit Hanna sous les aisselles et la souleva. Il grimaça. Elle avait à peine bougé. Elle était beaucoup plus lourde qu'il ne le pensait. « Les morts sont des fardeaux qui ne font aucun effort pour aider les vivants, les morts sont de sacrés emmerdeurs, encore pire que ce satané alcoolos que j'expulsais à la fermeture du bar », se dit Jack. Il prit une profonde inspiration et banda ses muscles. Hisser le corps inerte sur la margelle s'avéra une tâche plus compliquée que prévu. Il soufflait comme un bœuf.

Il ne remarqua pas le bracelet tressé qui se détacha du poignet de la jeune femme et tomba

au pied du puits. Un dernier effort de Jack fit cogner la tête d'Hanna contre une pierre. Elle était morte, quelle importance. Jack n'hésita pas à la faire basculer dans le puits d'une dizaine de mètres de profondeur.

Personne ne prêta attention à Jack, qui se faufila discrètement à l'intérieur de la maison et entra dans la cuisine. Nickos ouvrait les huîtres, Gino préparait la farce de la dinde. Jack leur demanda s'il pouvait se rendre utile. D'un hochement de menton, Nickos lui montra les pommes de terre sur l'évier. Jack se mit à les éplucher.

Assise sur le canapé de la salle commune, Huguette surveillait le feu qui brûlait dans l'âtre et le tisonnait à intervalles réguliers. Une douce odeur de fumée de bois flottait dans la pièce. Eva, perchée sur un tabouret, décorait le sapin de Noël. En arrière-fond, un lecteur CD diffusait la mélodie entraînante d'un air traditionnel irlandais.

Le moment fut venu de passer à table. La petite assemblée était assise. Une chaise restait vide.

– Quelqu’un a vu Hanna ? demanda Eva.

Par commodité, ils avaient adopté la langue anglaise. À l’exception d’Hanna, ils la pratiquaient tous avec plus ou moins de bonheur, mais l’essentiel était que les échanges se déroulent sans trop de malentendus.

– Je crois qu’elle est sortie fumer une clope, dit Huguette avec son accent belge.

– Elle fume quoi, Hanna, pour que ça dure aussi longtemps ? dit Gino en rigolant. Ramasser les ordures pendant une année n’avait pas entamé le sens de l’humour du jeune Italien en jean.

– Je vais voir, dit Nickos, qui se leva.

Sur le pas de la porte d’entrée, il cria le nom d’Hanna et le répéta plusieurs fois. Ses cheveux ras, son pantalon de treillis, son allure et le ton de sa voix lui donnaient un air militaire. C’était un ex-plombier, grec, dans la force de la trentaine.

– Elle est peut-être dans sa chambre ? suggéra Huguette.

– Elle nous aurait entendus, dit Eva.

Nickos quitta sa position et se hâta vers la chambre. Un instant plus tard, il reprit sa place à table.

– Elle n’y est pas, mais ses affaires sont toujours là.

L’ambiance du repas devint lourde. Chacun restait muet. On n’entendait que le bruit des fourchettes, des couteaux et des mâchoires. Excédé par le silence de ses compagnons, Gino dit :

– Je sais pas ce que vous en pensez, mais je trouve quand même ça bizarre, cette absence d’Hanna.

– Les fêtes de fin d’année sont toujours une période un peu particulière, dit Huguette. Peut-être qu’elle a eu un coup de blues. Elle a senti le besoin d’être un peu seule.

– Vous croyez pas qu’elle est mal à l’aise avec nous ? Qu’elle se sent à l’écart ? demanda Eva.

Jack poussa un long soupir.

– Bon, d’accord, si ça peut vous rassurer, Hanna m’a confié hier soir qu’en effet sa famille lui manquait. Elle était décidée à repartir.

Huguette leva les yeux au plafond.

– Tu pouvais pas le dire plus tôt ? On est là à se faire un sang d’encre et tu nous dis ça maintenant ?

– Je pensais que vous vous en foutiez un peu d’elle et que son départ n’aurait pas plus d’importance que ça, dit Jack.

– C’est pas croyable, s’exclama Huguette. Non, mais comment tu peux dire ça ? Tu nous prends

pour qui ? On est pas du genre à laisser tomber quelqu'un. On doit être solidaire, surtout si on veut essayer de construire notre nouvelle vie.

Eva se tourna vers Jack. Elle ôta puis remit quelques instants plus tard ses lunettes, comme le font souvent des personnes devant des caméras et des micros. Eva connaissait le jeu des médias, elle avait été une avocate très brillante au barreau de Paris.

– Il y a quelque chose qui me tracasse. Elle serait partie comme ça, en coup de vent, sans rien emporter ? Et puis comment elle a fait pour t'expliquer ça ? Elle ne parle pas un mot d'anglais.

– Oh, tu sais, grogna Jack, quand on veut, on finit toujours par se débrouiller pour se faire comprendre.

Eva avait passé une très mauvaise nuit.

Le visage d'Hanna n'avait pas cessé de la hanter.

Cela lui paraissait invraisemblable que la jeune femme ait décidé de les quitter. Les siens ne lui auraient jamais pardonné ce qu'elle avait fait. Prendre la fuite, en abandonnant son mari et, pire, ses enfants.

Si l'explication de Jack la laissait insatisfaite, c'est surtout le ton et ses expressions qui ne lui convenaient pas.

Dans ce qu'elle appelait ses batailles juridiques, des années de pratique du mensonge et de la dissimulation avaient développé chez l'ex-avocate une sorte de sixième sens pour ce genre de choses. Elle se trompait rarement.

Pourtant, Hanna s'était peut-être confiée à Jack. Elle-même avait très bien réussi à communiquer avec la jeune rom. Quelques jours auparavant, Hanna avait tiré d'une de ses poches un morceau de papier plié et froissé qu'elle lui avait tendu. C'était un tract reproduisant la photo d'un groupe de musiciens posant avec leurs instruments, surmontée du nom de la formation et suivie des dates de concerts. Ce qu'on appelait *world-music* n'intéressait guère Eva, elle ne connaissait pas ce groupe. L'index d'Hanna pointa le violoniste, un grand brun à moustaches, un bel homme, puis elle lui montra son alliance. Eva comprit qu'il s'agissait de son époux. Par une succession de gestes et de mimiques, Hanna réussit à lui résumer les grandes lignes de sa vie. Un mariage arrangé, un mari musicien, toujours en tournée, couchant à droite et à gauche, dépensant l'argent de ses cachets au jeu et dans la boisson, qui rentrait les poches vides et n'avait qu'une idée en tête, lui faire un enfant de plus. Hanna ne l'avait plus supporté, elle avait eu envie de le tuer. À moins de trente ans, cinq enfants étaient déjà sortis de son ventre, et elle les avait élevés seule. Les quitter avait été une déchirure. Mais elle savait que les enfants étant sacrés, on s'occuperait bien d'eux, et qu'en retour, elle serait maudite à tout jamais.

Eva se leva à l'aube, se fit réchauffer une tasse de café et sortit courir. Le jogging matinal était une habitude qu'elle avait prise lorsqu'elle exerçait encore. Monter et descendre sans trop d'efforts les innombrables escaliers du palais de justice demandait une bonne forme physique. Elle ne voulait pas ressembler à la majorité de ses collègues à court de souffle après la montée d'une volée de marches. Et puis c'était bon pour la ligne. À quarante-deux ans, selon les saisons, Eva était fière de porter des jeans taille 38 ou 40. L'été, elle n'hésitait pas à se montrer en maillot de bain deux-pièces.

L'air froid lui piqua les joues. Elle se félicita d'avoir enfilé un bonnet de laine et des gants. Sa foulée était régulière. Sur un chemin de randonnée, elle aperçut au loin une colline et des ruines. Le fameux château de Dundream situé à quelques kilomètres du hameau. Elle croisa un petit homme chauve. Il la salua, un berger sans doute, pensa-t-elle. Elle lui rendit son salut.

Après une petite heure de footing, Eva avait regagné le hameau. Une série d'étirements achèverait sa séance d'entraînement. Elle se dirigea vers le puits, très utile pour faciliter ses appuis. Elle s'immobilisa, pencha le buste en avant et étendit les bras pour toucher le bout de ses pieds. Un objet brillant attira son regard.

Elle le prit pour l'examiner. C'était une capsule de bière trouée en son centre. Elle jeta un coup d'œil circulaire. Parmi d'autres capsules de bière se trouvait une cigarette à moitié consommée, maculée d'une trace de rouge à lèvres. Puis elle vit le bracelet multicolore.

Elle récolta les trois éléments dans le creux de sa main.

Des volets grinçaient, des portes claquaient, l'eau de la douche coulait à flot et deux tranches de pain sautèrent du grille-pain. Eva pressait des oranges, préparait le café, faisait bouillir l'eau du thé et beurrerait quelques tartines, et elle puait la sueur.

Gino et Huguette furent les premiers à entrer dans la cuisine.

– Mmmmmh, ça sent bon ici, dit Gino. C'est agréable de se lever avec le petit déj' de prêt.

Huguette approuva d'un signe de tête et dit bonjour avant de s'asseoir. Elle se versa une tasse de café. Gino l'imita. Eva restait debout, l'air nerveux.

Une fois tout le monde levé et rassemblé dans la cuisine, Eva s'assit enfin. D'une poche de son

pantalon de survêtement, elle tira la capsule de bière, le bout de cigarette et le bracelet. Elle les déposa sur la table.

– Quelqu’un peut m’expliquer ? demanda-t-elle. Je les ai trouvés près du puits. Jack, ça ne te dit rien ?

Le visage de l’Irlandais se contracta. On l’observait. Il réfléchissait à toute allure.

– Me regardez pas comme ça, finit-il par lâcher. Je vois pas le rapport. Hanna fumait partout et elle a très bien pu perdre son bracelet, et mon collier, je l’ai balancé là l’autre fois, je le trouvais ringard.

– Pas très écolo comme réflexe, fit remarquer Huguette.

– Oh, ça va, souffla Jack.

– On a qu’à aller jeter un coup d’œil dehors, dit Nickos.

Ils sortirent tous ensemble. Penchés au-dessus de la margelle, ils plongèrent leurs regards au fond du puits. On ne voyait rien qu’un trou noir. Gino ramassa un caillou et le jeta dans le vide. Il y eut un clapotis.

– Bon, on fait quoi, maintenant ? demanda Eva.

– On devrait se séparer et fouiller les alentours, proposa Nickos.

On approuva.

Eva et Nickos suivraient le chemin menant au château de Dundream, Huguette et Gino

arpenteraient le bois voisin et ses sentiers. Jack, qui connaissait le hameau comme sa poche, dit qu’il allait regarder dans les moindres recoins et examiner mieux le puits, au cas où un détail leur aurait échappé. Personne n’y trouva rien à redire.

On se sépara.

Quand le faisceau lumineux de la lampe-torche éclaira les parois de pierre et l’eau, Jack eut une des surprises de sa vie. Le cadavre d’Hanna flottait sur le dos. Un pan de sa robe s’était accroché à une pierre en saillie et l’empêchait de couler. C’était contrariant. Si quelqu’un s’avisait de vérifier plus attentivement le puits, il serait dans de sales draps.

Vers midi, on fit le point. Hanna restait introuvable. Jack dit qu’il n’avait rien remarqué d’anormal nulle part.

Nickos était au volant, Eva à ses côtés, Jack et Gino à l'arrière. L'allure était tranquille, un soixante kilomètres heure pépère afin de pouvoir parler sans avoir besoin de hurler. Le break affichait plus de deux cent mille bornes au compteur et faisait parfois des bruits bizarres.

On se félicitait d'avoir changé de vie. Fini l'ordinateur, la connexion Internet, le téléphone portable, toutes ces conneries, retour à l'autonomie, à la fabrication maison. Penser local. Le pain, le vin, les légumes, les animaux, et pour les fruits, on aviserait, le climat irlandais ne favorisait guère l'arboriculture, c'était rien de le dire.

La petite communauté avait acquis le hameau et ses trois maisons pour une bouchée de pain,

ou presque. Jack avait mené les négociations pour l'achat. Il avait toujours vécu dans le coin, plus de trente années de barman dans les pattes et dans le foie. Tout le monde connaissait son rire de cochon. Il s'était montré très habile. L'agent immobilier, un enfant du terroir comme lui, avait facilité la transaction. Repeupler et faire revivre ce trou perdu était une bonne idée, même si pour les autochtones le projet paraissait totalement farfelu et prêtait à sourire. Jack leur avait bien parlé de Cloughjordan, situé à une bonne heure de route de Dublin, seul écovillage d'Irlande, en activité depuis 1999, mais c'était peine perdue.

Ils n'étaient pas au bout de leur peine, les quatre occupants du véhicule en étaient conscients. Mais ils étaient fiers et heureux de leur choix. Tous louaient l'enthousiasme et la persévérance d'Huguette qui avait été à l'initiative de ce changement radical dans leur vie. Profitant de sa retraite, elle animait un blog sur lequel ils avaient fait connaissance, puis au fil des débats, des liens s'étaient tissés. L'idée de l'écovillage avait germé comme un haricot magique et Huguette avait pris soin de la faire mûrir. Elle était l'âme du groupe.

On s'interrogea un peu sur sa santé. On ne se faisait pas trop de soucis. Huguette leur avait dit qu'elle ne se sentait pas trop bien et que si ça

ne les dérangeait pas elle allait se reposer dans sa chambre. On lui avait répondu qu'elle n'avait pas à s'en faire, quatre personnes pour faire les courses devraient largement suffire.

Sur le chemin du retour, Gino déclencha l'hilarité générale en confiant qu'il avait été batteur dans un groupe de rock, *The Panzani Band*. Ils avaient détourné le logo de la marque et avaient même sorti un album intitulé *3 minutes de cuisson*. On rit de plus belle.

Si Huguette avait souhaité rester seule, c'est que l'attitude de Jack avait éveillé ses soupçons. Elle voulait en avoir le cœur net. « Je deviens parano », se dit-elle. Et puis elle se sentait responsable aussi d'avoir embarqué Hanna dans leur aventure. C'est elle qui l'avait recueillie alors que la jeune rom errait sur une route de Belgique. Malgré leurs nombreuses différences, les deux femmes avaient immédiatement sympathisé. Faisant halte dans une auberge, Hanna avait fini par comprendre qu'Huguette lui proposait de l'accompagner en Irlande, afin de retrouver les autres et de repartir à zéro.

Huguette avait fait lentement le tour du puits. Il lui parut en bon état. Une grossière erreur. Après deux mètres de descente en rappel, Huguette se dit qu'elle avait peut-être surestimé ses forces. Si ses petits-enfants l'avaient vue, ils auraient bien rigolé... ou pas, comme ils disaient. Elle se traita

de vieille bique folle. Ce n'était pas sérieux à son âge, la soixantaine passée, de se livrer à ce genre d'exercice. À l'université, elle avait pratiqué le tir à l'arc mais son job dans la bureautique puis l'informatique lui avait laissé peu de temps pour les loisirs, qu'elle avait consacrés à des activités associatives. « Tintin, pour le sport », pensa-t-elle. Elle trouva ça drôle, sourit et entama sa remontée. Les saisons et les intempéries avaient usé la corde. Elle céda. La chute fut brève. Huguette cria, toucha l'eau, amortie par ce qui ressemblait à un gros paquet de vêtements. Elle s'y accrocha. Quand elle s'aperçut qu'il s'agissait d'Hanna, elle poussa un hurlement que le puits amplifia de façon macabre.

Paniquée, ne contrôlant plus sa respiration, elle s'époumona en vain. Ses forces déclinaient rapidement. L'eau froide lui engourdissait les pieds, bientôt ça serait les jambes puis tout le corps. Elle tremblait, ses dents claquaient. Comme il lui restait de vagues notions de secourisme, elle savait qu'elle ne tiendrait pas très longtemps, ce qui n'avait rien de réconfortant. Avant de perdre connaissance, elle eut un flash de Leonardo di Caprio dans Titanic, un de ses films préférés. Son cœur d'ex-midinette cessa de battre après quatre-vingt-dix minutes de sursis. Ses mains lâchèrent prise et se détachèrent du cadavre d'Hanna.

Trois minutes avant l'arrivée de ceux qu'elle considérait comme sa nouvelle famille, Huguette coula au fond du puits.

– Je vais prendre des nouvelles d’Huguette, dit Gino.

Les courses étaient rangées, le réfrigérateur garni. Eva souhaitait tenir un conciliabule sur l’organisation des tâches et les mesures les plus urgentes à prendre.

Gino frappa à la porte de la chambre. Il n’obtint pas de réponse. À voix haute et forte, il prononça à plusieurs reprises le nom d’Huguette. Inquiet, il se décida à entrer. Il s’encadra dans le chambranle et resta immobile.

La chambre était vide, le lit impeccablement fait.

Ils la cherchèrent partout. Passant devant le puits, Gino ne remarqua rien de spécial. La fin de la journée et la soirée s’écoulèrent dans une

ambiance morose. Nickos fit l'inventaire des réparations et des travaux à effectuer dans la maison, Eva se retrancha dans le silence, Gino prépara le dîner et Jack entama une nouvelle bouteille de whisky.

Jack avait une particularité. Il n'avait pas jugé nécessaire d'en parler aux autres. Depuis l'âge de dix ans, il était somnambule et victime de la forme la plus impressionnante, appelée dissociative. En vieillissant, ses crises s'étaient aggravées. Vers deux heures du matin, il se leva sans bruit. Il sortit de sa chambre et gagna celle de Gino. L'Italien dormait à poings fermés.

Jack s'assit sur le bord du lit. Les yeux ouverts, il commença à monologuer, des phrases très vagues, sans suite logique. Le bourdonnement de son timbre grave finit par réveiller Gino. Les propos de l'Irlandais semblaient dépourvus de sens, mais le nom d'Hanna revenait sans cesse, accouplé à mort, accident, pas ma faute, dans le puits. Il parlait comme sous hypnose. Gino

secoua la tête. Il avait la sensation de vivre un mauvais *trip*.

– C'est dingue, murmura-t-il. Complètement dingue.

Gino se demandait quelle attitude adopter. Il avait un grain, cet Irlandais, il était sûrement détraqué, mais Gino était crevé et n'avait pas envie de foutre en l'air sa nuit, qui porte conseil, dit-on. D'une pression douce sur l'épaule, il réveilla Jack. L'Irlandais parut moins désorienté que ne le craignait Gino.

– Ah, ça faisait longtemps... D'habitude, je parle. J'ai beaucoup parlé, Gino ? demanda Jack d'un ton légèrement inquiet et en fronçant les sourcils.

– Jack, fit Gino ahuri, je sais pas ce qui se passe, mais tu me devras des explications.

– On voit ça demain, d'accord ? dit Jack.

– C'est comme je te le dis. Incroyable. Il s'est mis à pédaler comme un dingue et je l'ai plus vu. Tu penses bien qu'à mon âge, je pouvais pas le rattraper, dit Jack.

Nickos était abasourdi, incrédule. Hanna, Huguette et à présent Gino. C'était quoi, ce bordel ? Gino, un tueur ? Un psychopathe comme dans les films d'horreur ?

– Attends, je suis pas sûr d'avoir bien compris, dit-il.

– C'est pourtant simple, dit Jack. Hier soir, Gino est venu me voir dans ma chambre. Il avait besoin de se confier à quelqu'un, m'a-t-il dit. Pourquoi moi, j'en sais rien. Toujours est-il qu'il y avait un truc autour d'Hanna, un truc pas très clair. Je voulais pas le brusquer, alors je lui

ai proposé qu'on aille faire un tour ensemble ce matin pour en reparler. On a pris les vélos et on a été se balader. C'est là qu'il m'a avoué qu'il avait tenté de violer Hanna, que ça avait mal tourné et qu'il s'était débarrassé du corps. Il m'a pas dit où. Puis il m'a regardé dans les yeux et il s'est barré sans demander son reste...

L'histoire était totalement abracadabrante. Nickos aurait dû s'en apercevoir, mais il voulait croire à cette nouvelle vie, à la fraternité entre les hommes, et à la fin des mensonges.

Le seul passage vrai dans le récit de Jack, c'était le tour à vélo. Une idée à lui, afin de mettre les choses au point, de dissiper les malentendus et en prenant du bon temps, avait-il suggéré à Gino, en tête-à-tête dans la cuisine, à l'aube.

À Dundream Castle, les deux hommes avaient fait une pause. À cette heure matinale, ils étaient seuls, et Jack s'était arrangé pour qu'ils discutent assis sur le muret d'une des douves.

Les explications de Jack n'avaient guère satisfait Gino. Au moment où Jack lui avait demandé ce qu'il comptait faire, il connaissait déjà la réponse à sa question, Gino allait en parler à Nickos et à Eva. Jack s'était levé, avait haussé les épaules, avait eu un sourire désolé et d'un mouvement brusque des deux mains, il avait propulsé Gino dans le vide. L'Italien avait basculé à la renverse. L'arrière de sa tête avait

cogné contre la paroi du fossé et il était tombé inconscient dans l'eau. Il avait coulé à pic, suivi par sa bicyclette.

De son côté, comme tous les matins, Eva était partie courir. Ses difficultés à réfléchir pesaient sur son moral. L'exercice physique l'aiderait peut-être à chasser ses idées noires, à clarifier ses pensées et à retrouver sa lucidité. C'est ce qu'elle espérait. Elle s'écarta de son trajet habituel, traversa des pâturages, puis emprunta un sentier dans un bois. Elle poursuivit deux ou trois minutes puis obliqua à droite et se mit à progresser entre les arbres. Ses pieds s'enfonçaient dans la terre humide, la mousse et les feuilles en décomposition. Elle ralentit sa course car elle manqua de trébucher en se tordant légèrement la cheville. Elle franchissait une zone de terrain plus accidentée. Sautant par-dessus une grosse branche brisée qui rampait

au sol, elle poussa un hurlement terrible en reposant son pied d'appui. Il avait déclenché un vieux piège à loup dissimulé par une épaisse couche de végétaux. Le piège datait d'une époque où les chiens irlandais appelés *wolfhound* servaient à chasser les ours et les loups.

Les mâchoires de fer rouillé s'étaient refermées sur le tibia droit d'Eva, l'avaient déchiqueté jusqu'à l'os et avaient projeté la femme vers l'avant. Sa tête avait heurté une grosse pierre, lui défonçant la boîte crânienne. Eva, la bouche entrouverte, ne bougeait, ne respirait plus. Du sang s'écoulait doucement de sa plaie et poissait ses cheveux. Le choc l'avait tuée net.

À la tombée de la nuit, il fallut se rendre à l'évidence. Eva n'était pas rentrée non plus. Nickos tournait comme un lion en cage dans la pièce principale. Assis dans le canapé, Jack l'observait, l'œil vitreux. Le verre de whisky tremblait dans sa main. Il avait beaucoup bu déjà.

– Tu pourrais pas te poser deux secondes, dit Jack. Tu me files la nausée, je vais finir par gerber.

Nickos s'assit à contrecœur et dans un mouvement inverse Jack se leva. Il vacillait un peu.

– Depuis qu'Hanna est tombée dans ce foutu puits, c'est comme si une malédiction s'était abattue sur nous...

Nickos blémit, écarquilla les yeux et ouvrit la bouche.

– Holà, une minute... Qu'est-ce que tu racontes ? Je croyais que tu savais pas où se trouvait Hanna et qu'il n'y avait rien dans le puits, tu l'as dit toi-même...

L'alcool ou le poids de la culpabilité ou autre chose avait trahi Jack. Il baissa la tête puis se mit à sangloter et dit qu'il se sentait très mal. Il s'empêtra dans ses explications, parla d'un accident au sujet d'Hanna et évoqua de façon confuse le sort de Gino. Il jura à Nickos qu'il n'était pour rien dans les disparitions d'Huguette et d'Eva. Il était pathétique. Nickos l'écoutait sans rien dire. Ses paupières ne cessaient de papillonner. À la fin de son récit, Jack lui lança un regard perplexe, dans l'attente d'une réaction. Les deux hommes se dévisageaient en silence.

Nickos se leva d'un coup en poussant un cri de rage. Il se jeta sur Jack, pris au dépourvu. Ses mains se refermèrent en collier sur le cou. Elles le serrèrent comme un étou. Sous l'effet de l'alcool, Jack se débattait mollement, ses yeux s'arrondissaient, et le monde devenait de plus en plus flou autour de lui. Quand le monde disparut, Jack cessa de bouger, le regard fixe. Nickos comprit et relâcha sa prise. Jack s'effondra sur le plancher.

La maison était silencieuse. Le corps de Nickos était secoué de spasmes nerveux. Impossible de les maîtriser. Il respirait fort, la bouche ouverte, l'esprit confus. Un long moment s'écoula avant qu'il ne retrouve son calme. Il regarda Jack qui gisait à ses pieds. Il prit conscience que le cadavre de l'Irlandais venait de sceller son destin. Plaider la légitime défense ou la crise de folie passagère ne servirait à rien, il en était convaincu. Sans qu'il comprenne comment, leur rêve commun avait tourné au cauchemar. Plein de zones d'ombre subsistaient, mais il avait tué Jack et cela ne faisait aucun doute qu'on allait lui coller toutes ces disparitions suspectes sur le dos. Vu son passé, il ferait un coupable idéal. Nickos avait dissimulé tout une

partie de sa vie intime. Qui n'avait pas ses petits secrets, hein ? Le sien était lourd. Il avait passé une dizaine d'années en taule, après le meurtre de sa femme. Il n'avait pas supporté qu'elle le trompe, et avec une autre femme. Ayant terminé plus tôt sa journée de labeur, il les avait surprises se câlinant dans la baignoire. Pris d'un accès de fureur, il avait sorti une grosse clé à molette de son habit de plombier et lui avait fracassé le crâne. La mousse du bain avait viré au rouge. Il avait payé sa dette à la société, qu'il rejetait, mais la société n'oubliait jamais et ses représentants officiels ne croiraient pas un seul mot de son histoire. Une telle succession de faits paraîtrait impossible. Sa décision fut vite prise. Il empaqueta ses maigres affaires dans un sac de voyage.

Nickos s'enfonça dans la lande irlandaise.

Il disparut sans laisser de traces.

Fictions courtes

L'Expérience X

L'inconnu était seul sur une planète sans nom. Qui était-il ? Lui-même ne le savait pas. L'eau et des fruits suffisaient à assurer sa subsistance. Les jours passaient et se ressemblaient.

Un beau matin, l'inconnu s'approcha d'une mare. Il avait soif. La nuit avait été très chaude.

Dans l'eau, il aperçut de minuscules créatures étranges. Elles étaient à peine visibles à l'œil nu. Curieux, l'inconnu passa la journée à les observer.

Au fil du temps, il remarqua que les créatures grossissaient à une vitesse surprenante. L'une d'elles finit par sortir de l'eau. Des pattes avaient poussé sur son corps. Elle s'avança sur la terre ferme. Cette créature évolua rapidement et se

transforma en d'autres créatures dont certaines dépassaient en taille celle de l'inconnu. Celui-ci prit peur, s'enfuit et courut se réfugier dans une grotte.

Plus tard, une chose étrange se produisit. Une immense tache noire fit irruption dans le ciel et masqua le soleil. Ce fut la nuit en plein jour. De nombreuses et diverses créatures s'affolèrent. Elles ne voyaient plus rien.

L'inconnu restait à l'abri dans sa grotte. Il s'habitua à l'obscurité. Parmi les innombrables créatures, très peu survécurent.

Enfin, un mince rayon du soleil réussit à percer la tache.

L'inconnu, toujours en vie mais très affaibli, sortit de son abri. Il constata la disparition des créatures qu'il avait connues. Mais une qu'il n'avait encore jamais vue attira son attention. Elle l'intrigua. Si celle-ci était couverte de poils, leur ressemblance était néanmoins frappante.

Un lien se noua entre eux.

La nouvelle créature guida l'inconnu jusqu'à une grotte où s'abritaient d'autres créatures toutes identiques, à quelques détails près. L'inconnu s'intégra vite au sein de cette communauté. Il lui poussa même des poils.

Bien loin de la grotte où avait jailli la première étincelle de feu, l'inconnu continua de traverser

les siècles. Il ne prenait aucune ride, il ne vieillissait pas.

Au xx^e siècle, l'inconnu avait déjà fait des centaines de fois le tour du monde. Son savoir était considérable. Il connaissait les langues les plus rares, il avait participé au développement d'une dizaine d'entre elles. À son échelle temporelle, l'inconnu ne restait jamais longtemps dans la même région. Au Moyen Âge, il avait eu femme et enfants. Il les avait aimés. Leur perte lui causa un immense chagrin dont il ne se remit jamais tout à fait.

Dans les premières années du xxi^e siècle, il était établi en Allemagne. C'était un scientifique qui consacrait ses recherches aux débuts de l'univers. Il travaillait dans un laboratoire financé par l'Union européenne. Là comme ailleurs, au bout d'un moment, son absence de signes de vieillissement titilla la curiosité de ses collègues et, avant qu'ils ne posent des questions indiscrettes, l'homme partit et émigra en Australie.

Tous ces changements l'ennuyaient depuis longtemps. À plusieurs reprises, il avait tenté de mettre fin à ses jours. Une fois, il avait sauté d'un pont d'une quarantaine de mètres et, après s'être écrasé au sol, il s'était relevé, sain et sauf.

À la fin du ^{xxi}^e siècle, une succession de guerres ravagea la Terre. La moitié de la population mondiale n'y survécut pas. L'inconnu avait intégré le département de recherches classées top-secret de l'armée américaine. Son grade lui donnait accès aux dossiers les plus confidentiels. C'est ainsi qu'il apprit l'existence de l'Expérience X. De crainte d'une extinction de l'espèce humaine, l'armée misait sur la création d'un homme immortel.

L'Expérience X retint toute son attention. Il demanda à y participer. Sa requête fut acceptée sans problème, tant son parcours et ses résultats étaient excellents.

Les premiers essais furent mis en place. Comme ils étaient concluants, le feu vert fut donné à la phase finale. Ne restait à trouver que le candidat idéal pour mener l'expérience à son terme.

L'inconnu se mit sur la liste des prétendants à l'immortalité. Après une série d'examens et de tests, il fut choisi. Cela ne l'étonna pas. Ce qui le surprit, c'est que sa mutation achevée, on décida au dernier moment de l'envoyer dans le passé. L'armée développait tellement de programmes en parallèle qu'il ignorait celui du voyage dans le temps. L'inconnu comprit que ce retour dans le passé ne servirait à rien, mais il était trop tard.

Le jour J, son corps commença à se dématérialiser dans un caisson translucide. Le sourire sur le visage des savants fut la dernière chose qu'il vit. L'angoisse puis la terreur se manifestèrent dans l'instant qui suivit. Une fraction de seconde avant sa disparition totale, il y eut une terrible explosion.

L'inconnu reprit forme sur une planète sans nom.

Qui était-il ? Où était-il ?

Il ne se souvenait de rien.

L'amour, toujours l'amour

Ma femme. Elle a le sang chaud. Bouillant même. Pas grand-chose dans le cerveau, mais presque tout dans les bras. Elle m'a encore collé une droite. Je lui avais pourtant dit de se calmer, mais elle ne voulait rien entendre.

Des bras, je vous dis, et pas d'oreilles non plus. La faute à son café qu'elle s'était renversé sur le pantalon. Elle est d'une maladresse !

Ses jambes étaient trempées et elle braillait qu'elle s'était brûlée. Je voulais bien la croire. Elle avait les cuisses qui fumaient. Ça, c'était marrant. Elle, ça ne l'avait pas fait rire. Elle m'a regardé dans les yeux et elle m'a collé sa droite. La deuxième de la semaine. Les mauvaises habitudes se prennent vite. Pour ce genre de conneries, elle est toujours prête. C'est son

tempérament méditerranéen. Dans sa cité de la banlieue napolitaine, où c'était mafia, combines et compagne, très jeune, elle avait appris à se faire respecter. Quand elle était gamine, ça passait encore, mais à l'adolescence, les mecs ont commencé à l'avoir mauvaise. Une fille de treize ans qui colle des baffes à des futurs tueurs, on ne peut plus lui pardonner ni l'excuser. C'est intolérable. On lui a fait comprendre que c'était dans son intérêt de changer de conduite ou de mettre les voiles. Elle a préféré changer de pays et passer la frontière pour continuer à balancer sa droite en toute liberté.

On est mercredi. Les embrouilles ont débuté lundi. Un pain tous les deux jours, elle commence à prendre le rythme.

Il faut bien avouer que lundi avait été une journée bizarre. Elle était sortie faire des courses. Elle avait faim. Elle a toujours faim. Mais elle est rentrée les mains vides. Elle n'avait rien. Même pas une biscotte. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas et là, elle pète un câble, en disant que c'était de ma faute. « La faute à qui ? » j'ai fait. Je ne voyais pas bien de qui elle parlait. Je n'ai rien compris à ce qu'elle m'a raconté, tellement elle gueulait. Je crois qu'elle perd la boule.

Finalement, pour toute réponse, j'ai récolté ma première droite de la semaine. Le débat

était clos. Quel punch elle a. J'avais oublié. J'étais sonné, à compter les cloches et les petits oiseaux qui faisaient cuicui. Pour le coup, c'est moi qui l'étais, cuit. J'ai perdu connaissance.

À mon réveil, elle était en pleurs. Elle me tenait la tête entre ses mains et s'excusait de m'avoir frappé. Elle me couvrait de baisers mouillés. Comment résister, comment lui en vouloir ? Je lui ai dit que je lui pardonnais. Elle m'a souri et embrassé. Elle ne pouvait pas deviner ce qui l'attendait. Je lui réservais une de ces surprises dont j'ai le secret.

La promesse

C'était dimanche, dans une lointaine banlieue. Mat marchait lentement dans la rue. Il tenait la main de son père et la serrait fort. Son père était tout pour lui. Plus tard, il aurait voulu lui ressembler, avoir son physique qu'il trouvait incroyable et sa volonté de fer. L'homme venait de remporter son neuvième combat de boxe amateur. Il commençait à se faire une réputation dans le milieu pugilistique. Mat était fier de lui, il souriait.

À cet instant, il ne pensait pas à sa mère. Celle-ci était décédée d'un cancer du poumon un an plus tôt. Mat s'était juré de ne jamais toucher à la cigarette.

En ce début de soirée, Mat était un petit garçon heureux.

Le lendemain matin, Mat se rendit seul à l'école. Son père était déjà parti. Il multipliait les petits boulots occasionnels. Il venait de trouver un poste de vigile, et ses horaires ne facilitaient pas la vie de famille. La journée se déroula tranquillement.

Sur le chemin du retour, Mat aperçut Joé, Antoine et Gabriel. C'était un problème. Il avait de gros soucis avec eux. Ils étaient dans la même classe, et pour une raison que Mat ignorait, les trois garçons lui cherchaient toujours des embrouilles. Joé, le meneur, était le plus costaud. Il pensait que sa casquette et son *baggy*, qui lui tombait au milieu des fesses, lui donnaient un air de racaille américaine. Ses deux acolytes étaient maigrichons. Pour se distinguer de Joé, ils portaient leur casquette à l'envers. Joé se planta devant Mat :

– File-nous ta thune ou je te démonte la gueule !

Mat, paniqué, prit les jambes à son cou et traversa la chaussée. Les brutes se lancèrent à sa poursuite. Mat pénétra dans l'ancienne zone industrielle où tous les bâtiments étaient fermés et à l'abandon. La crise était passée par là et l'herbe reprenait possession du territoire. Il se réfugia dans l'arrière-cour d'un garage désaffecté et s'accroupit derrière un fût. Il tremblait. La peur l'empêcha de prêter attention à la vapeur et à l'odeur forte qui se dégageaient du fût.

Pensant que ses poursuivants avaient laissé tomber, Mat se releva. Il y eut une déflagration. Un énorme jet de vapeur s'éleva dans l'air et de minuscules gouttelettes brûlantes furent projetées dans ses yeux. Il poussa un cri effrayant. Les trois gamins le découvrirent alors qu'il se tordait de douleur au sol, les mains plaquées sur le visage. Ils s'enfuirent comme des voleurs, sans chercher à savoir ce qui était arrivé au petit garçon.

Mat ne voyait plus rien.

C'est le papa de Mat qui vit l'enfant tituber sur une aire déserte. Au volant de sa vieille Ford *Fiesta*, il passait dans le coin, après avoir fait des courses à la supérette. Surpris, il pila net et se précipita vers le gamin.

– Mat, qu'est-ce que tu as ?

L'enfant reconnut la voix.

– Papa ! Amène-moi vite à l'hôpital !

Aux urgences, après les premiers examens, le père de Mat patienta, adossé contre un mur.

– Monsieur, lui dit le médecin de garde, votre fils a reçu des projections de produits très toxiques, qui ont fait des ravages. On n'a pas pu le traiter à temps. Je crains fort qu'il ne reste aveugle. Je suis désolé...

L'homme ne montra rien de son chagrin.

Plus tard, des policiers lui expliquèrent que l'ancien garage servait de laboratoire clandestin

pour la fabrication de nouvelles drogues synthétiques. Ils lui citèrent le K1, l'Orgazmo, le Librex, le Mayan Dream. Ces noms ne disaient rien au père de Mat, il ne connaissait que de réputation l'Ecstasy. Les trafiquants avaient suivi les conseils de Hollandais et d'un Hongrois rencontrés sur le Net. Mais c'étaient des amateurs qui maîtrisaient mal le dosage des divers produits chimiques et des acides. De crainte d'une explosion ou d'un incendie, ils avaient tout abandonné derrière eux et avaient disparu. Malheureusement pour lui, Mat s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Afin de s'occuper mieux de Mat, son père décida d'arrêter la boxe. Les heures d'entraînement étaient des heures qu'il ne passait pas près de son fils. Toutefois, il s'était engagé à livrer un dernier combat en tête d'affiche. Des paris furent pris. Dans son intérêt, on conseilla au père de Mat de se coucher avant la fin de la troisième reprise. Ce qu'il ne fit pas. Il dédia sa victoire à son fils, présent dans les tribunes, et qui n'avait pas cessé de l'encourager durant tout le combat. Le père ne voulait pas et ne pouvait pas décevoir le fils.

Au pied du ring, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Le père dit à Mat qu'il allait prendre une douche et qu'il le rejoindrait dès qu'il aurait fini.

Au bout d'un moment, Mat s'impatienta. Il connaissait le gymnase comme sa propre maison. Dans le couloir menant aux douches, son pied buta contre quelque chose de mou. L'enfant se pencha et tâta la forme. Un corps humain. Ses mains cherchèrent le visage et le palpèrent. Malgré les plaies et les bosses, il le reconnut sans peine. Il frissonna. Des larmes perlèrent au coin de ses yeux aveugles. Mat souffla à l'oreille de l'homme battu à mort : « Je te vengerai ! »

L'histoire ne dit pas si Mat a réussi à tenir sa promesse.

Écrire l'Europe

Les auteurs Jean Songe (*La Voix des Maisons*, éditions Kyklos) et Francesco Pittau (*Une maison vide dans l'estomac*, éditions Les carnets du dessert de lune) ont accompagné les élèves la 1^{re} restauration du lycée Jean-de-Prades à *Écrire l'Europe*. Enquêteurs, photographes, illustrateurs ou écrivains, les élèves ont produit une fiction collective, des nouvelles individuelles, des illustrations et des contenus d'exposés. Ils ont également conçu et réalisé un buffet européen, en lien avec les pays des personnages de leur fiction collective.

Écrire l'Europe est une action artistique numérique initiée par Graphites. Durant 7 mois, elle associe écrivains européens et jeunes Midi-Pyrénéens. À l'aide des outils numériques, les participants enquêtent, collectent des informations, font évoluer leur connaissance de l'Europe. Bénéficiant de l'accompagnement d'écrivains reconnus, ils écrivent des textes de fiction et publient leurs travaux dans les pages d'un blog. Ils valorisent leurs textes et leur expérience au cours de rencontres publiques.

ecrireleurope.com

Pour *Écrire l'Europe*, Graphites reçoit le soutien de Sofia, copie privée, Région Midi-Pyrénées, fondation Jan Michalski, fondation Crédit Mutuel pour la lecture.